

la plus grande sévérité. L'amman s'en prévaut pour exciter les échevins et les drossart contre Urbain et pour le faire condamner.

La mère Coutermann recommença à sangloter si fort que Cécile, malgré sa frayeur, s'efforça de l'apaiser.

— L'amman peut nous haïr, les échevins et le drossart examineront l'affaire avec impartialité, dit le fermier.

— Ne le croyez pas, je vous en conjure, riposta Karl. Vous avez tout à craindre si vous laissez votre ennemi agir sans vous remuer.

— Mais que puis-je faire ? Le baron est absent, hélas !

— Il faut, pour commencer, aller parler au drossart, et lui expliquer comment les choses se sont passées. Ce n'est pas un homme injuste...

— C'est-à-dire, interrompit le meunier, que je n'ai pas non plus grande confiance en lui. Il est venu deux fois chez nous parler en faveur de Marc et nous conseiller d'accorder la main de Cécile au neveu de l'amman. Et ce qu'il nous a dit d'Urbain n'était pas une preuve d'amitié.

— Il a fait cela à la prière de l'amman : mais dans les affaires de la justice, il est impartial. Donc, si on laisse en lui grandir une idée fausse, sans l'éclairer mieux...

— Eh bien, je suis prêt ! je vais à l'instant chez le drossart, s'écria le fermier.

— Maintenant c'est inutile, père Coutermann, vous ne le trouveriez pas. Il est allé au château avec le greffier. Il sera probablement de retour dans une heure. Dites-lui bien tout, en pleine sincérité. Racontez-lui que depuis longtemps l'amman est votre ennemi et vous veut du mal. Allez aussi chez chacun des échevins. N'épargnez aucune peine, courez du matin au soir, mettez vos parents et vos amis en campagne. C'est nécessaire : Car croyez-moi, l'amman traite votre fils de meurtrier, et il annonce déjà la peine qu'il subira.

— Quelle peine ? bégaya le fermier épouventé.

— Je ne vous le dirais pas si je n'espérais vous stimuler et vous prouver la nécessité d'agir pour défendre mon pauvre ami contre la fausseté de ses ennemis. Quelle peine ? La peine des meurtriers : la potence ou la roue.

Un cri déchirant se fit entendre, et avant que personne put voler à son secours, la mère Coutermann était tombée à la renverse. Elle agitant les pieds et portait à la gorge ses mains frémissantes, comme si elle se sentait suffoquer. Elle voulait parler, mais elle n'articulait que des sons étranglés.

Chacun s'empressa pour secourir la pauvre femme. On la leva sous les épaules avec les plus grands efforts, car son attaque de nerfs lui

prêtait une force de résistance extraordinaire.

Le fermier et tous les autres la croyaient frappée d'apoplexie. Alors le pauvre homme n'y tint plus ; il fondit en larmes et sanglota d'une manière plus déchirante encore que Cécile elle-même.

— Anne, criait-il, chère Anne, reviens à toi. Oh ! Dieu, prenez pitié de nous ! Ma pauvre femme, qui n'a jamais fait que le bien, serait la première victime de notre malheur ? Si le sacrifice de ma vie pouvait écarter de nous cette catastrophe, avec quelle bonheur je le ferais ! Anne, Anne, entendez-moi.

La fermière continuait à se débattre. Son visage était blanc et ses lèvres bleues.

Tout à coup un frisson parcourut ses membres ; elle s'évanouit et tomba sur le flanc, les yeux fermés.

— Un médecin ! le docteur ! Karl, courez chercher le docteur, je vous en supplie, s'écria le fermier pâle comme un linge, car il se figurait que sa femme était peut-être morte, ou qu'elle ne survivrait pas à cette crise violente.

Lorsqu'il eut vu partir Karl, il mit la main sous la tête de sa femme, et, toujours pleurant il dit aux autres qui paraissaient frappés de stupeur.

— Aidez-moi à porter ma pauvre femme sur son lit. Je sens mes jambes plier sous moi, mais nous ne pouvons pas perdre courage... Un peu plus haut, père Roosens. Là ! maintenant elle peut reposer. Priez Dieu pour elle, mes amis. C'est tout ce que nous pouvons faire en ce moment.

Les autres courbèrent la tête et joignirent les mains en silence. Cécile et la servante s'agenouillèrent. Thomas alla s'asseoir près du lit, prit la main glacée de la fermière et fixa ses yeux brûlés par les larmes sur le visage de cire de sa femme pour y épier quelque signe de vie.

Il se passa longtemps avant qu'elle fit un mouvement, et peu à peu le fermier désespéré se figura qu'elle ne se réveillerait plus.

Il étouffa un cri de joie lorsqu'il vit enfin sa poitrine se soulever faiblement, et le sang revenir à ses lèvres.

Elle ouvrit ses yeux tout grands et regarda son mari avec une sorte d'égarement qui le fit trembler.

Mais la pauvre femme retrouva aussitôt ses esprits, car elle se remit à pleurer et à sangloter.

Tout le monde se rapprocha du lit. Le fermier posa ses lèvres sur le front décoloré de sa femme et lui dit :

— Chère Anne, prenez courage, cela ira mieux : Le docteur vient, il vous guérira.